LA MISE EN CAUSE DES ÉLITES ET, EN PARTICULIER, DES «PHILOSOPHES» ET DES «SAVANTS» PENDANT LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE

JEAN-RENÉ AYMES
Université de París III

C'est un lieu commun historiographique, irréfutable du reste, que d'estimer que la Guerre de l'Indépendance est une guerre éminemment populaire dans la mesure où la quasi-totalité des habitants s'est considérée concernée et où une bonne partie d'entre eux ont été acteurs ou témoins. Encore qu'il faille être ici suffisamment prudent et précis, on peut aussi admettre, exemples nombreux à l'appui, que le peuple, voire le bas peuple, a eu l'initiative des premiers soulèvements locaux, sauf là où, en sous-main, des notables ont mobilisé les esprits et rameuté les foules afin de les contrôler, d'éviter des débordements et d'être ensuite portés à la tête des juntes immédiatement constituées.

LES ATERMOIEMENTS ET COMPROMISSIONS DES ÉLITES

Accepter cette idée que le peuple, obéissant plus à un réflexe que se livrant à une analyse de la situation mal connue de lui conduit à estimer que les représentants des élites, à tous les échelons, ont momentanément été dépossédés de leur rôle de leaders; c'est qu'ils avaient été, selon le cas, hésitants, timorés ou tentés de se soumettre aux ordres des militaires napoléoniens, puis des autorités «joséphines». Le général Hugo, dans ses *Mémoires*, est spécialement sévère à l'égard de ces courtisans et dignitaires qui ont tardé à s'armer pour défendre Ferdinand, qui n'ont pas occupé tout de suite le devant de la scène et ont laissé d'«obscurs sujets» prendre, à leur place, la tête de la résistance; c'est, en somme, la faillite des élites que Hugo prononce :

> «Tandis que, dans Bayonne, les grands et les nobles de la monarchie espagnole, oubliant la foi jurée à Ferdinand, rendaient hommage au roi Joseph (...), de simples laboureurs, des artisans ignorés, qui n'avaient point participé aux

faveurs des Bourbons et aux honneurs brillants de la cour, s'armaient pour défendre des principes qu'ils ne connaissaient peut-être que par les vexations de leurs ministres, mais auxquels ils avaient voué leur foi. On ne trouve aucun des noms illustres de la noblesse espagnole parmi les chefs de ces guérillas qui ont tant et si courageusement harcelé l'armée française»[1].

Le général Hugo ne vise ici que les nobles coupables, sinon d'avoir trahi Ferdinand, du moins de n'avoir pas dirigé la résistance armée. Mais, s'il avait mieux connu la situation d'ensemble au printemps 1808, il aurait fait état de la même démission, partielle et provisoire, dont se sont rendus coupables des personnages politiques, des militaires de haut rang —plusieurs ont été massacrés par la foule—, des prélats, des professeurs d'université, des écrivains, c'est-à-dire les représentants de cette élite nationale qui, placée à la croisée des chemins, tergiverse et se scinde au moment de choisir entre la collaboration avec les Français ou la résistance[2].

Le général Hugo, dans les procès qu'il intente à ces élites plongées dans le désarroi au printemps et à l'été 1808, aurait pu trouver le renfort de plusieurs témoins espagnols appartenant à des catégories de population bien différentes.

Le caudillo Francisco Espoz y Mina a la pire opinion des élites navarraises, dissimulant au passage que cette défection lui a permis de s'élever rapidement et sans obstacles dans la hiérarchie de la guérilla :

«No apareciendo en Navarra un hombre que, perteneciendo a las clases de títulos, de mayorazgo o de riqueza, tuviese alguna nombradía o prestigio para lebantar bandera de reunión (...); cosa rara y notable en todo el tiempo que duró la guerra, no se presentó en aquellos campos ningún individuo que perteneciese a estas altas y privilegiadas familias, adonde pudiera concurrir toda la juventud !»[3]

En mars 1811, le député Villagómez, dont il n'importe pas ici de chercher à savoir si c'est un libéral ou un «servil», rejoint Espoz y Mina dans sa sévérité et son ressentiment en affirmant que les gens des classes élevées n'ont agi dans le bon sens que sous la menace du bas peuple farouchement hostile aux occupants étrangers :

«Los franceses intentaron subyugarnos y el pueblo se resistió a ser francés; pero las clases que no son pueblo calcularon más y no se brindaron tan ge-

1 HUGO, *Mémoires du général Hugo*, París, Editions Excelsior, 1934, pp. 242-243.

2 Sur les collaborateurs ou afrancesados, cf. la bibliographie la plus récente et complète dans LÓPEZ TABAR, Juan, *Los famosos traidores - Los afrancesados durante la crisis del Antiguo Régimen (1808-1833)*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2001, pp.379-389.

3 ESPOZ Y MINA, Francisco, *Memorias del general Don Francisco Espoz y Mina*, Madrid, 1962, B.A.E., tomo CXLVI (I), p.9.

neralmente ni tan de buena fe a hacer los sacrificios personales y de bienes que exigía la resolución de la plebe. Prestáronse a ellos mientras temieron el furor de las clases ínfimas»[4].

Mais ce n'est pas pour autant qu'a prévalu enfin le sens de la patrie et de l'honneur, car, aux dires du député, ces gens qui n'appartiennent pas à la classe du peuple ne furent guidées que par des ambitions personnelles et des calculs égoïstes.

On laissera ici de côté, parce qu'elle est bien connue, la campagne de dénonciation conduite contre ces notables, militaires haut gradés, prélats et maîtres à penser, qui, ne faisant pas honneur à leurs titres, notoriété et savoir, s'aveuglent et trahissent en méconnaissant la justesse de la cause soutenue avec courage par les «fernandistes». En d'autre termes, dans la «campagne d'opinion» qui s'ouvre dans les gazettes, feuilles volantes, proclamations et sermons, il ne m'apparaît pas, contrairement à ce qu'on pouvait attendre, que ces «intellectuels» aptes à la réflexion soient vilipendés ou rejetés en tant que «sabios»; c'est tout bonnement parce qu'ils se trompent au moment de prononcer un choix décisif; leur savoir et leur sagesse ne sont pas niés; ils sont récusés principalement pour avoir commis une série de délits plus graves :ceux —pour ainsi dire— de «lèse-patrie», de lèse-majesté («fernandine») et de «lèse-religion». L'heure de s'en prendre au savoir, aux Lumières et donc à une partie de l'intelligentsia, n'a pas encore sonné pour ceux qui se lancent à corps perdu dans le combat anti-napoléonien.

Au tout début de l'insurrection et, grosso modo, jusqu'à la réunion des Cortès en 1810, les leaders civils, militaires et ecclésiastiques, de la campagne de résistance n'entendent pas se passer de tous ceux qui, à différents niveaux, sont capables de discourir, adoptant des manières de dire populaires ou un peu plus savantes. Naturellement, ce sont les représentants des classes élevées qui, plus que les humbles membres des juntes locales et les «*cabecillas*», misent sur le concours des élites. Tel est le sens de la proclamation de la Junte de Majorque, en date du 30 mai 1808; on verra que les auteurs réclament le soutien tant des nobles que des gens fortunés pour promouvoir un rassemblement «inter-classiste» au sein duquel le «tiers-état» ne se voit pas confié un rôle de leader:

«Que el obispo con sus sacerdotes dirijan al cielo, a exemplo de los de Betulia, fervorosos votos al Dios de las batallas; que los hacendados, los ricos, los comerciantes apliquen con mano liberal sus caudales y sustancias a las

[4] DURÁN LÓPEZ, Fernán (ed.), *Crónicas de Cortes del Semanario Patriótico (1810-1812)*, Cádiz, Biblioteca de las Cortes de Cádiz /2 , 2003, p. 242.

vigencias comunes de la patria (...); que los nobles y títulos sean los primeros en dar el exemplo de emulación y patriotismo».[5]

Si la plupart des proclamations apparues le mois suivant, en juin 1808, s'adressent aux citoyens de la classe populaire qu'il est fondamental de mobiliser mentalement et matériellement, un certain nombre d'entre elles s'adressent aux membres des classes élevées, qui ont leur rôle à jouer. Ainsi, dans la *Proclama de Granada* du 18 juin, il est fait appel, comme partout, aux «Ministres de la religion» qui doivent «courir à la tête du peuple», mais aussi aux «Magistrats et Ministres de la Justice», auxquels est assigné sans ambages un flatteur magistère à l'égard du Peuple à éclairer et à conduire: «Sois los padres de la Patria (...). Sólo tenéis que proteger y dirigir al Pueblo»[6].

Contemporaine de la *Proclama de Granada* est la *Proclama de la ciudad de Santiago a los discretos y nobles estudiantes*; l'auteur est particulièrement déférent à l'égard des professeurs groupés en un «Ilustre Cuerpo consagrado enteramente a prepararos vuestra felicidad por medio de la institución en todo género de exercicios literarios»; se profile la silhouette, à valeur de symbole, de l'étudiant qui, dans une main, tient un livre et, dans l'autre, l'épée; il lui appartient, en effet, de «unir con la oliva de Minerva los laureles de Martes».[7]

Les élites, telles qu'elles sont conçues selon des schémas de pensée traditionnels et propres à l'Ancien Régime, ne sont ni exclues ni mises en question, à condition qu'elles ne cherchent pas à abuser de leur prestige ou à éblouir les ignorants. Cette condition semble être posée, au début de la guerre, par les conservateurs et les ultra-conservateurs. L'exemple en est proposé par doña Frasquita Ruiz de Larrea, épouse de Juan Nicolás Böhl de Faber et mère de la petite Cecilia, la future écrivaine «Fernán Caballero». Dans sa correspondance privée, elle raconte comment, en mai 1808, alors qu'elle vivait à Chiclana, elle était en relation avec le général Solano, qui sera bientôt massacré, ayant été taxé d' «afrancesado»; dans le même paragraphe, elle emploie à deux reprises le concept «philosophie», qu'elle rejette, parce qu'elle l'associe implicitement à une francisation intellectuelle, conduisant, selon elle, à l'abandon de la fidélité à la dynastie bourbonienne et à la collaboration avec les envahisseurs napoléoniens: «Me ha hablado de filosofía. Para las gentes filósofas, una dinastía es tan buena como otra ¡Qué importa la forma de reemplazarla !»[8]

---

5 *Demostración de la lealtad española-Colección de proclamas, bandos, órdenes, discursos (...)*, Madrid, imprenta Repullés, 1808, t. I, pp.116-117.

6 *Colección de papeles interesantes sobre las circunstancias presentes*, Madrid, Fuentenebro y Cia, en varias librerías de Madrid, 1808, n° 6 a 10.

7 *Idem.*

8 FERNÁNDEZ POZA, Milagros, «Diarios y escritos políticos de Frasquita Larrea Bölh de Faber: romanticismo y nacionalismo (1808-1814)», *Congrès Ocupació i resistencia a*

La mise en cause des «*sabios*» et des «*filósofos*»

De bonne heure, mais de façon seulement sporadique jusqu'en 1810, s'ouvre un débat autour du comportement, notamment politique, de ceux qui se considèrent comme des sages ou sont tenus pour tels. Curieuse convergence sur un point entre l'ambassadeur de France, le comte de La Forest, et Jovellanos: le premier nommé fait état de son pessimisme, le 6 juillet 1808 :

> «Il reste au plus cent mille personnes éclairées (...), mais ils (elles) sont sans énergie devant le peuple; ils attendent que les armes françaises dissipent le danger et que la présence du Roi opère sur la multitude».[9]

De son côté, Jovellanos convient que, s'il est vrai que la nation rejette massivement Napoléon, c'est le sentiment qui l'a entraînée et non pas la réflexion[10]. Mais Jovellanos s'interdit d'aller plus loin et d'avancer que la raison, peu cultivée dans le camp des «patriotes», s'est réfugiée dans celui des «afrancesados».

Ce transfert semble avoir été perçu par Capmany qui, évidemment, s'empressera d'ajouter que ces «afrancesados» en font un mauvais usage; au cours d'une séance de l'Académie de l'Histoire, en août 1808 (?), il s'en prend à ses collègues «afrancesados» Ranz Romanillos et González Arnao qui ont fait un mésusage de leur savoir: «Han abusado de sus luces y de la representación de letrados y de literatos que tenían justamente adquirida»[11].

A propos de deux autres «afrancesados» (Josef Conde et Juan Antonio Llorente), Capmany postule une surprenante et inhabituelle antinomie, à savoir qu' un vrai «sabio» ne saurait être, par nature, un lâche, c'est-à-dire, en l'occurrence, un partisan du roi intrus. Bref, Capmany ouvre un débat, qui ne sera ni poursuivi par lui ni repris par d'autres, sur les rapports entre la sagesse, authentique ou fallacieuse, et le courage ou la couardise. Pour Capmany, la sagesse serait donc temporaire et périssable, puisque susceptible d'être soudain anéantie.

Le portrait, psychologique et moral, des «afrancesados» composé par les patriotes qui, au rebours de Capmany, inclinent à associer le savoir à la lâcheté comporte aussi une autre alliance: celle du savoir et de la vanité. Ainsi, le *Diario de Valencia*, en août 1808, donne la parole à un savant, hélas, converti en

---

la Guerra del Francès (1808-1814), Barcelona, Museo d'Historia de Catalunya, octubre de 2005, Vol I, p. 379.

9 LA FOREST, *Correspondance du comte de La Forest, ambassadeur de France en Espagne, 1808-1813*, París, Alphonse Picard et fils, 1905, t. I , p.146.

10 JURETSCHKE, Hans, *Los afrancesados en la Guerra de la Independencia*, Madrid, Biblioteca del pensamiento actual, Ediciones Rialp, 1962, p.73.

11 *Idem.*

traître; se retrouvant, comme de juste, aux Enfers, il entonne son mea culpa: «Mi vanidad no cabía en todo el mundo, quise que todos supiesen la extensión de mi talento emprendedor, y la profundidad de mi sabiduría irresistible»[12]. Il est à noter que le membre de l'élite s'adresse, tout à la fois, à ses homologues, «los sabios hinchados», comme lui fats et pontifiants, mais aussi aux «gentes libertinas», suggérant par là une alliance détestable entre le savoir et le droit usurpé à enfreindre le code de la moralité.

A la catégorie des «savants gonflés d'orgueil» peut être rattachée, dans le même registre sarcastique, celle, ancienne, des «eruditos a la violeta» —raillés par le député «servil» Blas de Ostolaza en juin 1811— et celle des «savantasses» (terme désuet) ou des «grosses têtes» (expression familière actuelle), qui indisposent Capmany: «Con esta guerra nos libraremos de la molestia y asco de dar oídos a la fastidiosa turba de sabihondos, ideológos-filósofos-humanistas y politécnicos (...)»[13]. Ayant proclamé que la sagesse a son siège dans les gens du peuple, Capmany invite ses compatriotes à se détourner de la Cour où les courtisans ne constituent en rien une élite; et voilà que lui, porteur d'une riche culture, va se retrouver, en cette occasion, aux côtés des penseurs «réactionnaires» qui se méfient du savoir et de la philosophie; pour l'heure, Capmany ne les déteste que dans la seule mesure où, selon lui, l'un et l'autre détournent les Espagnols du combat pour la liberté et l'indépendance du pays: «Ni los libros, ni los políticos, ni los filósofos os enseñaron la senda de la gloria»[14].

Les anti-libéraux, quand ils ne se prononcent pas sur les débats aux Cortès, ne se privent pas de faire le procès des individus —hommes et femmes, jeunes surtout— qui se mêlent de politique, pérorent dans les cafés et commentent les gazettes. A la suite d'un grand retour en arrière, voilà que ressurgit, dans le camp des anti-libéraux, le thème emprunté à un ancien et vaste registre littéraire, théâtral et politique, celui des ridicules et exaspérantes «femmes savantes». On trouve dans la «pro-servil» *Atalaya de la Mancha* (1° février 1814) cette mise en accusation, voulue divertissante, des «mujeres leídas y sabias»; leur adversaire, qui monopolise la parole, en profite pour partir en guerre contre l'agent porteur de cette maladie épidémique: la gazette, que les élites ne sont plus seules maintenant à parcourir et à gloser, puisque les servantes —faut-il imaginer qu'elles sont en mesure de lire les journaux ?— «alborotan y viven ya sin sujeción»: «Malditos sean los periódicos, quien los compone, quien los trae y el dinero que se malgasta en ellos. Mientras no los había, todo era paz y ahora

12 *Demostración de la lealtad (...)*, *op. cit.*, t. II, p.160.

13 CAPMANY, Antonio de, *Centinela contra franceses* (Edición de Françoise Etienvre), Londres, Tamesis Book, 1988, p. 92.

14 *Op. cit.*, p.133.

todo se ha convertido en disputas, partidas y disensiones». Dans le dialogue entre l'éloquent adversaire des femmes savantes et un timide contradicteur, voilà qu'osent s'interposer de petites jeunes filles qui, contaminées par les discours des libéraux, revendiquent avec outrecuidance le droit à la lecture et, donc, au savoir: «Prohibir la lectura es prohibir la instrucción. ¿De qué sirve que haya libertad de escribir si no hay libertad de leer?». Malheureusement pour ces donzelles, le vieux —on l'imagine ainsi— Crisóstomo fera prévaloir son opinion ultra-conservatrice, hostile à l'émancipation intellectuelle des personnes du beau sexe; il veut les voir se consacrer exclusivement aux traditionnelles tâches domestiques et ne pas prêter attention aux insignifiants débats qui se déroulent aux Cortès: «¿Quienes sois vosotras para juzgar si ha habido violación de juramento en el Congreso?»

Il est manifeste que, pour les anti-libéraux et les défenseurs de l'Ancien Régime, les Cortès et, plus généralement, les nouvelles autorités nationales et provinciales sont vues comme des entités favorisant l'indésirable émergence de nouvelles élites appelées à envahir la sphère du politique.

On va retrouver ici, après l'avoir quittée en 1808, doña Frasquita Larrea, installée à Cadix en 1810, c'est-à-dire à proximité des Cortès et des cafés où les discussions politiques vont bon train; cette jeune personne qui anime des «tertulias» fréquentées surtout par des anti-libéraux en est maintenant à répudier en bloc la philosophie qu'elle considère comme incompatible avec la littérature de bon ton et livrée à des gens sans éducation; pour elle, la philosophie, descendue dans la rue et pratiquée par le tout-venant, s'est dénaturée: «La generación presente tiene la vista muy corta (...). Nada de distinguido, nada de poético, todo es filosófico».

Dans la même lettre, doña Frasquita dévoile sa vision réactionnaire du rôle dévolu aux élites en matière politique; ne retenant que le critère de l'expérience, qui est garantie de sagesse, elle rejette la jeune génération des hommes politiques qui s'impose aux Cortès et accorde sa confiance révérencieuse aux hommes politiques plus âgés et, à ce titre, plus attachés aux traditions et au maintien du statu quo que favorables aux innovations hardies. En bonne conservatrice qu'elle est, doña Frasquita réagit à l'unisson avec, par exemple, le «Filósofo Rancio», pour se détourner des idées neuves qu'elle sait dangereusement séduisantes, pour la seule raison qu'elles offrent l'attrait de la nouveauté. Elle ne conçoit pas que, à la suite d'une relève générationnelle, des ministres et des députés jeunes trouvent place aux côtés des «Anciens», réputés savants, solides et dignes de foi; la sagesse se mesure à l'aune de l'âge, et la politique ne peut être l'affaire de ces derniers venus qui dominent les Cortès.

Le débat, parfois à allure de polémique, ouvert autour de la nature du recrutement, de la place et des attributions des élites est forcément connoté politique-

ment et découle —à moins qu'elles ne l'inspirent— des discussions aux Cortès, et de leur retentissement à Cadix et dans le reste du pays à travers la presse. On a vu jusqu'ici que les jugements portés sur les «philosophes» et les «savants» se référaient, pour une petite part, aux envahisseurs napoléoniens déclarés porteurs des idéaux révolutionnaires hérités des philosophes des Lumières et, pour une large part, aux «afrancesados» contaminés, aux yeux des absolutistes, par ces mêmes doctrines subversives. On entend même des discours équivoques où le partage ne se fait plus entre deux espèces de «savants» également pernicieux: les «afrancesados» et les libéraux qui ont en commun —toujours aux yeux des «serviles»— de bafouer la religion et de vouloir bouleverser les institutions. Tel est en substance le discours tenu par Rafael, évêque de Santander, député aux Cortès, qui luttera contre «les Espagnols apostats, traîtres de première et de toute chose», contre ces «sabios» qui se font passer pour tels et qui vont précipiter la Nation dans un abîme de maux[15].

A partir de 1810, les défenseurs de l'Ancien Régime déclarent une guerre ouverte contre les libéraux qui, entre autres délits inexpiables, dissimulent le fait qu'ils sont des philosophes. A la tête de cette lutte à allure de croisade se portent naturellement les ecclésiastiques qui se voient menacés ou agressés par ces pseudo-savants athées ou hérétiques. S'ouvre de la sorte un combat contre les élites, contre les Lumières, contre le savoir. Ce combat est mené par des auteurs dont les textes vont bénéficier d'une grande audience. Ces écrivains seront relayés par des personnes plus humbles, qui vont confirmer l'ampleur de cette contre-offensive qualifiable d' «anti-élitiste» et d'obscurantiste. On retiendra le seul exemple d'une certaine Madre María de Jésus, religieuse de Salamanque, qui se rend à Cadix et prêche durant son périple; elle s'enorgueillit d'être «una mujer ilusa, falta de instrucción en el espíritu y en las máximas de la religión»; elle veut fonder une congrégation de Servites à Cadix, mais l'autorisation lui en sera refusée, car elle taxe publiquement les députés libéraux de «filósofos, jansenistas y francmasones»[16]. Une telle accusation est monnaie courante dans les écrits anti-libéraux.

Toujours à partir de 1810 et en crescendo jusqu'au point culminant du printemps 1814, les termes «filósofo», «filosofía», «filosofismo» se multiplient dans la presse anti-libérale et servent de repoussoir ou d'injure, sans donner lieu à des analyses ou à des commentaires un tant soit peu sereins et pondérés.

---

15 DE CASTRO, Adolfo, *Cortes de Cádiz - Complementos de las sesiones verificadas en la Isla de León y en Cádiz (...)*, Madrid, imprenta de Prudencio Pérez de Velasco, 1913, t. II, p. 89.

16 ARAGÓN GÓMEZ, Jaime, *La vida cotidiana durante la Guerra de la Independencia en la provincia de Cádiz,* Cádiz, Servicio de Publicaciones de la Diputación de Cádiz, 2005, t. II, p.156.

On s'en tiendra à l'examen de l'*Atalaya de la Mancha* pour la période allant de mars à juin 1814: tout d'abord, il est fait mention, avec l'obligatoire ironie moqueuse, de «una obra filósofica» composée par l'Intendant de Séville «Flores de Estrada» (Flórez Estrada) qui se propose de construire... un poulailler modèle ! L'auteur anonyme de la poésie intitulée «*Expresiones afectuosas de un español amante de su Rey y de su Patria*» formule le vœu que «caiga a vuestras plantas / el filosofismo». Dans un autre article, il faut comprendre que Cadix est au cœur du royaume de l'exécrable «filosofia constitucional», en opposition directe avec «la provincia más antagonista de ella», qui est la province de Madrid, bastion de la bonne doctrine (anti-libérale). Plus loin, il est fait aux «filósofos liberales» le reproche d'être toujours placés dans le sillage de la «opinión pública» et de s'être livrés à la spéculation sans l'accompagner de la pratique.

Dans sa composition politique «El Anti ¡Ay del alcázar!», en réplique à Quintana, l'auteur anonyme s'emporte contre «el malvado y atroz filosofismo» et contre la «estúpida y brutal filosofía» qui a eu l'impudence de bâtir une forteresse en hommage au Démon; enfin, les députés libéraux, purement et simplement assimilés à des «filósofos», sont blâmés pour avoir commis la double faute de vouloir «populariser» (sic) les Espagnols et d'avoir fondé le dogme de la souveraineté de la nation.

Un article antérieur a l'intérêt pour nous d'énumérer les six textes qui, ayant été poursuivis par les autorités libérales en violation de la «libertad de imprenta», offrent la meilleure collection d'énoncés où sont fustigés les philosophes, les prétendus sages, les athées, les jansénistes, etc., c'est-à-dire des individus dont la capacité de réflexion, les connaissances, le prestige et les ambitions en faisaient les composants de l'élite nationale; les textes révérés par les éditeurs de l'*Atalaya de la Mancha* sont, dans l'ordre, l'*Atalaya* elle-même, la lettre pastorale des six évêques réfugiés de Majorque, *La España vindicada en sus estados* , le *Diccionario Manual* , les *Cartas del* «Filósofo Rancio» (le père Alvarado) et le *Manifiesto* de Lardizábal.[17] On pourrait

[17] Références respectives :

- *Instrucción pastoral de los ilustrísimos señores obispos de Lérida, Tortosa, Barcelona, Urgel, Teruel y Pamplona , al clero y pueblo de su diócesis*, Reimpreso en Mallorca, Imprenta de Felipe Guasp, 1814 - Abréviation utilisée ultérieurement: *Instrucción.*
- *España vindicada en sus clases y autoridades, de las falsas opiniones que se le atribuyen,* Cádiz, 1811
- *Diccionario razonado, manual para inteligencia de ciertos escritores que por equivocación han nacido en España (...)*, 2° edición, Imprenta de la Junta Superior, Cádiz, 1811. Edition utilisée: *in* GALLARDO, Bartomé, *Diccionario crítico-burlesco del que que se titula Diccionario manual (...)*, Madrid, Visor Distribuciones, 1974 - Abréviation utilisée pour le *Diccionario razonado*: *Diccionario.*

s'étonner que soit passé sous silence le nom du Padre Rafael de Vélez, auteur d'articles furieusement réactionnaires, parus dans *El Sol de Cádiz* et surtout du *Preservativo contra la irreligión (...)*[18]. Comme cet ouvrage ne sera pas directement examiné ici, on se bornera à renvoyer aux études de Javier Herrero et de Antonio Moliner Prada[19].

Quatre textes majeurs dans le combat contre les libéraux/philosophes

Les quatre textes étudiés ici ont en commun de vouer aux gémonies les philosophes qu'il faut combattre sur plusieurs fronts, comme l'expose le «Filósofo Rancio»: les ennemis de l'extérieur —les envahisseurs français, contaminés par une pernicieuse philosophie— et les ennemis de l'intérieur dont une minorité s'est glissée au sein même de l'Eglise et dont la majorité, dans les villes, est constituée de civils qui, ou bien collaborent avec les Français ou bien ont adhéré à la pestilentielle doctrine libérale. En dépit de son apparence hétéroclite (aux yeux de l'observateur d'aujourd'hui), cette alliance s'est conclue, aux dires du père Alvarado, autour du projet de détruire la Religion et l'Eglise; d'où sa déclaration de guerre multi-directionnelle: «(...) Todos debemos chocar con los franceses, así también por la notoriedad de aquella (nación), todos, todos los que nos llamamos cristianos, debernos guerrear contra la filosofía». On a bien lu: guerre à la philosophie, ni plus, ni moins !

Dans les pages qui suivent, on se désintéressera des «afrancesados» de haute stature intellectuelle —le père Alvarado cite, entre autres, Arribas, Azan-

- ALVARADO, Francisco, *Cartas críticas que escrivió «El Filósofo Rancio»*, Palma de Mallorca, Réédition par Guasp, 1813-1815 — Abréviation: *Cartas*
- LARDIZÁBAL Y URIBE, Miguel, *Manifiesto que presenta a la Nación el Consejero de Estado D. Miguel de Lardizábal y Uribe sobre su conducta política en la noche del 24 de septiembre*, Alicante, Nicolás Carratalá menor y hermanos, 1811.

Quelques études se rapportant à certaines de ces œuvres :

- Introduction de Alejandro Pérez Vidal au *Diccionario crítico-burlesco*, *op. cit.*, pp.13-51
- Etude des *Cartas (...)* de fray Alvarado par HERRERO, Javier, *Los orígenes del pensamiento reaccionario español*, Madrid, Cuadernos para el diálogo, 1973, pp.316-333
- GIL NOVALES, Alberto, «Las críticas al *Diccionario crítico-burlesco* en la prensa de la época», *Mélanges offerts à Albert Dérozier*, Besançon, Annales Littéraires de l'Université de Besançon, n.° 547, 1994, pp. 119-135.

18 VÉLEZ, Fray Rafael de, *Preservativo contra la irreligión, o los planes de filosofía contra la religión y el estado, realizados por la Francia para subyugar la Europa, seguidos por Napoleón en la conquista de España,* Palma, Brusi, 1812 — Abréviation: *Preservativo.*

19 HERRERO, Javier, *Op. cit.*, pp. 294-316

- MOLINER PRADA, Antonio, «Rafael de Vélez y el mito de la conspiración», en «La Revolución Francesa y la Península Ibérica», *Estudios de Historia Social*, Madrid, 1986, n.° 36-37, pp. 253-266

za, Sotelo, Estala et Llorente—, pour centrer son attention sur les libéraux/philosophes ou philosophes/libéraux.

Lorsqu'ils remontent, mais rarement, dans un passé lointain, les auteurs feignent d'ignorer que l'Antiquité gréco-romaine avait compté d'illustres penseurs. Le père Alvarado (*Cartas*) donne juste, mais longuement, la parole à Aristote, personnage recommandable, mais c'est pour lui faire dire que sa descendance est corrompue: «No ha habido filósofo ni filosofastro que no haya querido cubrirse con mi nombre». On dirait, à en croire les évêques de Majorque (*Instrucción*), que l'essor du christianisme a contribué heureusement à l'extinction de la philosophie; en Espagne, se sont succédé, jusqu'au XVIII° siècle non compris, des siècles fastes, puisque les odieuses Lumières ne brillaient pas encore; d'où l'audacieuse célébration de l'ignorance ou —si l'on préfère— de l'obscurantisme. «¡Oh, feliz ignorancia ! ¡mil veces más ventajosa que toda la varia sabiduría del tiempo !» (*Instrucción*)

Les savants ou faux savants font preuve d'anti-patriotisme, aux yeux du père Alvarado, lorsqu'ils présentent les siècles passés comme plongés dans la barbare «*ignorancia*» (*Cartas*).

L'époque actuelle, celle de la guerre contre Napoléon, se situe dans le droit fil du maudit XVIII° siècle, dominé par «Voltaire, Rousseau, Condorcet, d'Alembert, Diderot, Téret y demás chusma de discípulos de aquellos impíos» (*Instrucción*). Dans le *Diccionario*, la liste est à peu près la même puisqu'y figurent «Rousseau, Voltaire, Condillac, Bayle, Portalis et Condorcet» dont les textes constituent leur «Bible à eux». Ajoutons, pour finir, Montesquieu et Puffendorf, exécrés par le «Filósofo Rancio». C'est toute l'époque des Lumières qui est rejetée et, avec elle, les idéologues qui l'admirent et s'en inspirent; d'où la désignation disqualifiante de «el siglo filósofo» (Instrucción). Les évêques abominent ces «tiempos actuales (...) llamados de luces» qui font regretter ces «tiempos pasados» associés à «felicidad» et à «independencia» de l'Espagne, laquelle n'était pas menacée par le voisin français (*Instrucción*).

L'énumération ci-dessus des maîtres à penser honnis est marquée par l'absence de possibles homologues anglais ou italiens; cette omission montre que la France a été le berceau et demeure le foyer de cette pensée subversive. D'où l'emploi de l'antiphrase sarcastique dans les expressions «la sabia y la civilizada Francia» et «la culta y filósofica París» (*Instrucción*). L'ennemi, à la fois armé du fusil et porteur de la contamination intellectuelle et spirituelle, ne peut être que le Français. Il est vrai que l'alliance hispano-anglaise en ces temps de guerre conduit à ne pas s'en prendre aux penseurs d'Outre-Manche, bien que hérétiques.

Une distinction s'opère dans l'*Instrucción* entre, d'un côté les soldats napoléoniens et, de l'autre Napoléon, Joseph et les Espagnols qui se mettent

à leur service. En effet, tandis que les soldats sont ravalés au rang de barbares, de descendants des Musulmans envahisseurs ou d'êtres incultes, le père Alvarado, quoiqu'usant de l'antiphrase, est obligé d'écrire que les libéraux/philosophes prétendent que «Buonaparte os propone felicidad y regeneración; regeneración y felicidad os anuncian V.V. de acuerdo con S.M.I.R»; c'est dire que Napoléon apparaît sous les couleurs d'un philosophe. Il en va de même pour «el filósofo Pepe» et «los filósofos Urquijo y Azanza». Ces «afrancesados» sont dangereux dans la mesure même où, loin d'être des individus obscurs et ignorants, ils ont une stature intellectuelle au-dessus de la moyenne.

Dans les quatre textes examinés, les libéraux/philosophes sont condamnés en bloc. Seuls, échappent à l'anonymat Bartolomé José Gallardo, l'auteur de l'impie *Diccionario critico-burlesco*, Muñoz Torrero (*Cartas*) et le «poeta Quintana», dénoncé pour «ses vers sacrilèges» et sa «tertulia» abominable (*Cartas*). Dans le *Preservativo*, il est associé au «Semanario Patriótico, reverbero y fanal de las luces que en este siglo esparció la filósofia»; dans cette publication, Quintana répand des «máximas odiadas de los españoles, ideas bebidas en la fuente de la filosofía».

Cette tactique qui consiste à éviter, par prudence, les attaques ad hominem afin d'échapper aux sanctions, conduit à étendre démesurément le champ que l'on dit occupé par les libéraux/philosophes. Ceux-ci ne se contentent pas de dominer les Cortès; ils se sont emparés des rênes de la politique et de la presse. D'où l'exceptionnelle gravité du mal et la véhémente interpellation du père Vélez, au sein de laquelle le terme «*sabio*», en principe valorisant, se trouve dénaturé: «(...) Publicistas, sabios, políticos, que zaherís a los ministros del santuario y pretendéis reformas los abusos de la religión (...)» (Preservativo).

Toujours sans avancer de noms, deux des quatre auteurs procèdent à une différenciation au sein du camp des philosophes, mais rarement à partir de leurs maîtres à penser: parfois sont cités Descartes, Gassendi et toute la cohorte des rousseauistes et des voltairiens; le plus souvent, ils prennent en compte leurs options spirituelles et religieuses. D'où de plaisants salmigondis où les libéraux sont des «iluminados, materialistas, ateos, incrédulos, libertinos, francmasones, impíos» (Cartas).

Aux politiciens, gazetiers et songe-creux viennent s'adjoindre, pour le père Vélez, les «esprits forts»:

> «Se atribuyen, como Pitágoras, el título de filósofos, por el amor que dicen que tienen a las ciencias, o por sus deseos de hallar la verdad; se llaman «espíritus fuertes», porque no se dejan llevar de las preocupaciones de los demás hombres» (*Preservativo*).

Le père Alvarado reprend l'idée commune selon laquelle la nouvelle philosophie séduit surtout et, donc, gâte la jeunesse. D'où le portrait humoristique de ces blancs-becs qui touchent à la nouvelle philosophie au terme d'un bref «negocio de tres años»; les voilà «hechos catedráticos con más ínfulas que un obispo»; ainsi prolifèrent ces «bachilleres, licenciados, doctores y cuantos les da la gana». Ils ont tout à gagner car, outre que ces faux savants éblouissent les jobards par leurs discours pompeux, «sacan más renta que un ministro que vela sobre la quietud pública» (*Cartas*).

L'une des caractéristiques majeures de ces jeunes discoureurs, de ces «*monsieurs filósofos*» (*Cartas*), est leur faconde, leur art de l'esbrouffe et leur application à «*meter ruido en el mundo*» (*Diccionario*). L'auteur de ce *Dictionnaire* définit ainsi la philosophie dont la cible de prédilection est la religion :

> «Ciencia del charlatanismo, o sea fluxo de hablar de todo sin entender de nada. Es mui común en nuestros días, y versa comunmente sobre materias de religión, que descifra con una risita, un gesto o un ademán de desprecio».

Le portrait le plus complet de ces colporteurs d'une «filosofía parlera» est brossé par les évêques de Majorque qui font de «nuestros sabios españoles del día» des «liberales presumidos»; ils ont «la vanidad de hablar de todo a la moda de los impíos» et manifestent «el orgullo y atolondramiento que inspira la lectura de malos libros»; rejetant tout principe irréfutable, ils recourent à des sophismes pour énoncer des «opiniones irreligiosas, livianas, escandalosas e impías» (*Instrucción*).

Comme ces beaux parleurs ont plus le désir d'éblouir que le souci d'être entendus, ils emploient des mots, péjorativement qualifiés de «palabrones» par le père Alvarado qui n'hésite pas à citer les termes et alliances lexicales qui séduisent le plus les libéraux et qui sont, en quelque sorte, leurs devises lexicales; en effet, le «Filósofo Rancio» n'hésite pas à citer «libertad», «felicidad», «igualdad», «independencia» et «derechos imprescriptibles». Se profile la silhouette, mi-ridicule mi-odieuse, du charlatan intarissable qui promet à tous le bonheur: «Llega a vosotros un filósofo echando borbotones de «filosofía» y hablándoos de felicidades y más felicidades» (*Cartas*).

D'autres mots phares mis dans la bouche des libéraux prosélytes par le père Alvarado ont une connotation un peu moins politique et un peu plus abstraitement philosophique: «Los vocablos de la presente filosofía (son) sabiduría, despreocupación, humanidad, luces, filantropía, libertad, derechos». Ces termes convertis en repoussoirs facilitent pour nous l'approche du contenu du programme et de la signification des projets que les écrivains plus ou moins «*serviles*» attribuent aux libéraux/philosophes.

Quelques autres termes qualifiés, par antiphrase, de «brillantes» figurent dans une autre énumération qui comporte, cette fois, «franqueza» et «liberalidad» (*Cartas*).

Ces litanies de termes séduisants pour les libéraux et exécrés par leurs adversaires sont complétées par une autre série de mots qui comportent le même suffixe «ismo»; ils sont fréquemment utilisés par les «filosofillos» quand ils mènent leur combat politique contre l'Espagne du passé: ce sont «despotismo, fanatismo y otro centenar de cosas acabadas en ismo».

Les deux termes qui, pour nos auteurs en campagne contre le libéralisme, contre la philosophie qui le sous-tend et contre les écrivains farauds, sont «regeneración» et «reforma», concepts présents dans l'interpellation grandiloquente et sarcastique du père Alvarado: «Ea pues escribidores sempiternos, antorchas de la filosofía, regeneradores de la España, sabios sobre todos los sabios, oráculos del presente siglo, reformadores del mundo» (*Cartas*).

Le terme «reformadores» vient aussi sous la plume des évêques de Majorque et signifie, pour eux, que l'odieuse réforme vise surtout à détruire la religion et la foi en Dieu; on relèvera au passage l'alliance, pour eux, évidente et naturelle, entre «reforma» et «filosofía»: «(...) los reformadores, es decirlos filósofos conjurados contra Dios y contra su Cristo».

Le père Alvarado se fait fort de dévoiler «los planes horribles de la filosofía moderna»: ses partisans entendent démoraliser les hommes, ridiculiser la doctrine des Anciens et fomenter le matérialisme et l'athéisme. L'exposé le plus dense de la doctrine et des convictions attribuées aux «falsos filósofos» se trouve dans le prologue du *Diccionario*: ces individus, athées et privés de tout sens moral, méprisent le passé jugé barbare, rendent les ministres de la religion coupables de duperie, réclament l'abolition de l'Inquisition, méprisent les traditions tenues pour de la routine, abhorrent le fanatisme et se veulent les régénérateurs de l'Espagne.

Pour les évêques de Majorque, les prétendus régénérateurs de l'Espagne, imitant ce qui s'est produit en France pendant le Révolution, s'en prennent en premier lieu au clergé dont ils veulent réduire l'ascendant sur la population et, en second lieu, aux Grands et aux aristocrates, c'est-à-dire aux composants de l'élite nationale, désignée par «las clases distinguidas» (*Instrucción*); en somme, la nouvelle pseudo-élite cherche à éliminer l'élite naturelle et ancestrale que constituent «los grandes nobles y magistrados» (*Instrucción*).

Dans l'actualité, les philosophes espagnols, disciples de Mirabeau (*Instrucción*), manoeuvrent afin que les Cortès ressemblent à l'assemblée révolutionnaire française.

Dans leur combat à plus long terme, ces libéraux/philosophes entendent mettre la main sur l'enseignement afin que les écoles et les universités prépa-

rent la relève de la nouvelle pseudo-élite: «Los filósofos españoles intentan apoderarse de la educación pública de nuestra juventud, entregándola exclusivamente a la filosofía del día» (*Instrucción*).

Les évêques de Majorque annoncent que d'ineptes déclameurs proposeront à un jeune public mal armé des «impostures extravagantes» et s'emploieront à discréditer tous les maîtres qui ne seraient pas des philosophes patentés. (*Instrucción*). On assistera à l'éclosion de «filósofos en ciernes y de solo nombre, sabios de perspectiva y en realidad impíos» (*Instrucción*).

Les espaces que sont en train d'investir les libéraux/philosophes sont montrés du doigt: ce sont les universités, depuis longtemps contaminées, et affectées en ce moment de «baybenes y desmejoras» (*Instrucción*), les Cortès livrées aux amis de Muñoz Torrero, les théâtres, les cafés et les points de vente des journaux, particulièrement à Cadix :

> «En cada esquina de Cádiz, en qualquier puesto de papeles públicos, y en todos los cafés, nos encontramos legisladores a docenas, capaces de constituir una república, aunque sea la de los mismos Lacedemonios» (*Cartas*).

Cadix est naturellement le foyer principal du Mal et, en second lieu, Séville où, comme à Cadix, pullulent les pseudo-sages, les écrivaillons et les prolétaires qui, en dépit de leur inculture, aspirent à leur ressembler :

> «Por Sevilla andan los sabios más abundantes que las malvas, los escritores tan espesos como las pulgas, les eruditos tan sobrados como los perros (...). A cada vuelta de esquina, se encuentran (críticos) a docenas: hasta las aguadores son filósofos, hasta los...» (*Cartas*).

En obscurantiste qu'il est en cet instant, le père Alvarado en vient à regarder avec suspicion les journaux et les livres puisqu'il les croit, en majorité, porteurs d'idées néfastes. Mais il est vrai que son regard méfiant ne se porte que sur les mauvais ou faux lecteurs, voués à être de faux savants: après avoir étudié le Droit pendant à peine un mois et demi, et bien qu'ils soient «de continuo a la puerta de una librería», ils ne connaissent les ouvrages qu'à travers les titres qui figurent sur les couvertures et n'acceptent de leçons que tirées de quelque petit dictionnaire (*Cartas*).

Existe-t-il une vraie philosophie ?

Les adversaires des nouvelles élites intellectuelles ne sont pas isolés et désarmés au point de se borner à lancer des cris d'alarme et de dévoiler les manœuvres des libéraux/philosophes. Certes, leur contre-offensive est plus développée et plus puissante que leur formulation de propositions constructives, mais on ne peut méconnaître que, par intermittence, ils proposent pour leurs lecteurs

avisés, leur propre vision de la vraie Espagne, de la vraie philosophie et du vrai savoir. Il serait excessif d'extrapoler à partir de la déclaration, en forme de provocation ou de défi à la raison, de tel écrivain «réactionnaire» qui chante les vertus de l'ignorance, ou se plaint de voir les yeux de ses compatriotes aveuglés par les Lumières...Les adversaires des libéraux/philosophes ne manquent pas de se recommander, ici de Saint Augustin, là de Barruel. Ils peuvent compter sur des maîtres à penser, espagnols plus souvent qu'étrangers. Ils comptent s'appuyer sur une bonne partie de l'intelligentsia nationale, une fois opérée une sélection qui donne le résultat suivant: les méchants sont les philosophes, les avocats, les calvinistes, les jansénistes, les juifs (sic), les avocaillons, les «abates»...; les bons, avec le monarque à leur tête, sont les pairs, les nobles, les évêques, les riches, eux tous appuyés par le Pape de Rome.

Au demeurant, tous les «sabios» ne sont pas des réformateurs, des jacobins et des athées, etc., car la naturelle et obligatoire alliance entre les vrais sages et les «ministres du sanctuaire» «fera crever le nuage qui assombrit l'Espagne» (*Preservativo*). De leur côté, les évêques de Majorque affirment l'existence de la figure du «filósofo cristiano», appelé à édifier tous ses proches; les vrais philosophes, parés de toutes les vertus, sont des «sabios moderados, juiciosos, verdaderamente amantes de la sólida sabiduría» (*Instrucción*); ils respectent la Religion et la pureté des mœurs, et recherchent, puis énoncent la Vérité.

A partir du moment où, comme le fait le père Alvarado, on définit le philosophe comme «el amante o amador de la sabiduría», on doit croire à l'existence préservée de la sagesse, mais encore faut-il que la sagesse soit reconnue comme n'appartenant qu'à Dieu et que celui-ci ne soit pas ravalé ignominieusement au rang de philosophe...

Les libéraux/philosophes sur la défensive

On ne peut imaginer que, dans leur campagne contre les libéraux/philosophes, les partisans de l'Ancien Régime et le clergé «réactionnaire» aient affabulé et n'aient pas été en mesure de citer des discours ou des textes dans lesquels leurs adversaires se sont effectivement parés du titre de philosophes. La raison de ce silence est peut-être que ces libéraux si décriés ont évité au maximum le ridicule du charlatanisme. On aurait tendance à penser que, par la faute des bouleversements causés par la Guerre d'Indépendance, la philosophie est plutôt mal en point, comme le suggère une gravure, peu connue, de Francisco de Goya, extraite de son «Album C», constitué entre 1806 et 1812; elle représente une femme, mal fagotée, qui tient à la main un petit livre ouvert; la légende ne porte pas à l'optimisme: «Pobre e gnuda bai filosofia/ Pet», c'est-à-dire «Pauvre et nue va la philosophie/ Pétrarque».

Les libéraux/philosophes ne veulent pas donner l'impression qu'ils philosophent quand ils préconisent des réformes qui présupposent une analyse approfondie de la situation. C'est ainsi que Agustín Argüelles va au devant des critiques lorsqu'il porte sa réflexion, de haute volée, sur des notions abstraites familières aux philosophes: «¿Por ventura es tan filosófica la máxima de mirar la propiedad como única prenda que asegura el ejercicio de las virtudes morales y políticas?»

Et lorsque, plus loin, il se prononce en faveur de l'abolition du Saint-Office, il n'hésite pas à soutenir que des arguments de poids sont à chercher autant du côté de la philosophie ancestrale que du côté des Lumières: il est juste d'entendre «el grito de la humanidad, de la ilustración y de la filosofía de muchos siglos». Le gouvernement qu'il souhaite pour l'Espagne ne sera pas fait de charlatans, de sots et d'individus timorés, mais de «personas de luces y energía». Car telle est la caractéristique de la nouvelle élite qu'il veut voir accéder au pouvoir.

Par bonheur, tous les ecclésiastiques ne sont pas à l'image des «ultras» Blas de Ostolaza, Fray Alvarado et Fray Vélez; un certain nombre osent approuver les réformes proposées et décidées par les Cortès. Moins connu que plusieurs de ses coreligionnaires ralliés au libéralisme et très en vue aux Cortès, Antonio Trianes, chanoine de la cathédrale de Cadix, présente les contours de ce que devraient être, à ses yeux, les nouvelles élites nationales, composées d'êtres dont les mérites ne tiendraient plus à «la nobleza, la dignidad y la riqueza»; ces personnes devraient, au contraire, démontrer des «talentos sublimes (...) que perciben las combinaciones profundas, los cálculos espinosos, los juicios maduros (...)»; le chanoine se garde bien —on le voit— d'en faire des philosophes, et encore moins des songe-creux ou des bateleurs. Ses modèles, qu'il va chercher dans l'Antiquité, ne sont pas Alexandre et Pompée, mais Aristide et Cimon; ces composants des nouvelles élites espérées seront des hommes sages (dans le sens de «prudentes», et non pas de «sabios») qui auront la voix de Jacob, sans les mains, armées, de Esaü.

On voit ainsi que le qualificatif «filosófico» est plutôt évité par les libéraux soucieux de ne pas s'exposer aux invectives et railleries des «serviles». Toutefois, Agustín Argüelles n'hésite pas à parler des «máximas humanas y filosóficas» qui inspirent certaines mesures prises par les Cortès. En revanche, le terme «sabio» —substantif et adjectif— est apprécié par les libéraux et s'applique fréquemment aux Cortès, aux lois qui y sont promulguées et à l'œuvre majeure des députés, à savoir la Constitution; d'où les innombrables alliances lexicales, du genre «sabiduría de las Cortes», «sabias leyes y determinaciones», «sabia legislación», «leyes sabias y justas», «solidez, claridad y sabiduría de las leyes promulgadas hasta el día».Toutes ces ex-

pressions —simple échantillonnage— sont empruntées aux discours tenus par des députés libéraux, tels que Muñoz Torrero et García Herrero.

Pour faible que soit la diffusion par écrit (presse, feuilles volantes, etc.) des idées et des réformes libérales à travers le pays en guerre, cette diffusion est repérable ici et là, accompagnée de ces termes «sabio» et «sabiduría» si chers aux libéraux. Ainsi, l'un de ces deux termes figure sur l'affiche apparue à Berga au début de décembre 1812: la nouvelle Députation de la province de Catalogne, qui va entreprendre de «promover la educación de la juventud», et procédera «en conformidad con la Constitución política de la Monarquía española, ese libro sagrado, monumento eterno de la sabiduría y beneficiencia de las Cortes».

Bien que les libéraux patriotes et les «afrancesados» appartiennent à deux camps affrontés, sur un point, entre autres, ils se rejoignent :c'est dans leur rejet des moines superstitieux, crédules, fanatiques et pédants, et dans leur besoin d'être soutenus par des moines éclairés. C'est ce que l'on peut lire dans un article de la gazette pro-française le *Diario de Barcelona* du 27 novembre 1811: «Sobran frailes pedantes, que todo lo reducen a cosas de religión, portentos y milagros. Faltan mayor número de eclesiásticos sabios, prudentes y virtuosos (...)»[20].

***

Comme, au cours des pages précédentes, on aura tellement entendu les défenseurs de l'Ancien Régime railler les philosophes, célébrer l'obscurantisme et vilipender les «novadores» —le terme a encore cours—, peut-être aura-t-on plaisir à écouter in extremis un humble et anonyme prébendier qui, en septembre 1813, à Madrid, réclame, pour pères de la Patrie, des «ministros virtuosos y científicos»; pour ce faire, il charge le gouvernement de procéder à la réforme de l'Eglise par l'entremise d'une sorte d'élite qu'il appartiendrait aux autorités de dégager :

> «El gobierno, pues, debe tener una individual noticia de todas las personas sabias, virtuosas, desinteresadas y de costumbres irreprensibles que encierra en su jerarquía la Iglesia de España, entre tantos Curas párrocos y sujetos de eminentes virtudes en nuestras catedrales»[21].

Et pour montrer qu'il ne s'inspire pas de quelque idéologue français pré- ou post-révolutionnaire, le prébendier emprunte à un traité religieux indiscutable

---

20 MERCADER RIBA, Juan, *Barcelona durante la ocupación francesa (1808-1814)*, Barcelona, Instituto Jerónimo Zurita / C.S.I.C, 1949, p. 365.

21 *Cortes de Cádiz—Complementos (...)*, *op. cit.*, t. II, p. 249.

la définition de ce que devrait être cette nouvelle élite réclamée par la Nation: pour son recrutement, ne seraient prises en compte que les vertus, et non pas «la noblesse, les jeux d'influence, les moyens et le sang» (entendons: l'hérédité).